Par une autre conséquence de ce mode de division et de construction des différents étages, les fenêtres ne sont point cintrées, n'ayant point à s'insérer sous des arcs. Elles sont rectangulaires, ce qui leur permet de donner plus de lumière eu égard à leur largeur. Un meneau central permet de raidir leur linteau fait de plusieurs claveaux.

De plus une traverse horizontale qui s'y ajoute, en fait des « croisées » dont le vitrage est ainsi divisé en quatre panneaux. C'est que ces vitrages nécessairement composés de menus morceaux de verre enchâssés dans un réseau de plomb — car on ne savait pas en fabriquer par grandes plaques — sont d'un poids qui ne permettait pas l'emploi de vastes surfaces mobiles.

Un édifice étant comme une plante qui se développe et s'épanouit à mesure qu'elle monte, les parties hautes en sont d'habitude les plus délicates et les plus ornées. Après la richesse de la corniche et de la balustrade qu'elle porte, la richesse des lucarnes. Leurs piédroits divisés en piles, terminées en pinacles, portent et accompagnent le fronton garni d'un écu d'armoiries, l'écu des d'Amboise constructeurs du logis.

Des feuilles plissées en crochets ornent les rampants de ces frontons qu'amortissent des bourgeons de ces mêmes feuilles non encore développées, et que prolonge, en dehors des piles, la saillie d'un monstre grimaçant.

Ces hauts pinacles que la fantaisie semble avoir imaginés sont nécessaires cependant pour maintenir par leur poids les frontons qu'ils encadrent et avec lesquels ils se relient. Seulement une abondante frondaison les revêt et les décore.

Rien n'est donc livré au hasard dans cette architecture qui longtemps a passé pour n'être que le produit de l'ignorance et du caprice, et qui, par les problèmes qu'elle a forcé de résoudre, se trouve au contraire être des plus savantes. De telle sorte que dans le système de combinaison des voûtes, d'où toute l'architecture du moyen âge découle, les constructeurs de ce temps se sont montrés de grands Ingénieurs, bien qu'ils ne s'intitulassent que maîtres de l'œuvre ou, plus simplement encore, maîtres-maçons.

Alfred Darcel,
Directeur du Musée de Cluny.

NÉCROLOGIE

ALFRED DARCEL

L'article que l'on vient de lire sous la signature de M. Darcel était à peine composé, lorsque la mort est venue brusquement frapper notre éminent collaborateur. Il s'est éteint, le 26 mai, dans ce bel hôtel de Cluny, où il remplissait, depuis plusieurs années, les délicates fonctions de directeur. L'art et la science archéologiques font en lui une perte considérable.

Né à Rouen, en 1818, M. Alfred Darcel entrait en 1841 à l'École Centrale des Arts et Manufactures. Après y avoir obtenu un diplôme d'Ingénieur, il retourna dans sa ville natale, où il dirigea, jusqu'en 1849, une manufacture de produits chimiques. Mais, entraîné par son goût pour les arts, il en arriva bientôt à se consacrer plus spécialement aux études archéologiques, et ne tarda pas à se faire remarquer comme un des meilleurs connaisseurs de son époque.

C'est ainsi qu'en 1852 il entra au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts comme attaché au service des expositions, d'où il passa peu après au musée du Louvre. En 1862, il fut chargé, à ce musée, de la conservation des monuments du moyen âge et de la Renaissance.

Devenu, en 1871, administrateur de la Manufacture nationale des Gobelins, il s'y distingua d'une façon toute particulière. La sûreté de son érudition, son goût parfait, ses qualités d'administrateur trouvèrent un excellent auxiliaire dans ses connaissances spéciales en chimie, fruit de ses premières études dans sa carrière d'Ingénieur.

A la mort de M. du Sommerard, qui avait, après son père, administré longtemps le musée de Cluny, M. Darcel fut choisi pour le remplacer dans ce poste important. Il trouva là encore un nouveau cadre et un champ admirablement appropriés à son érudition et à son activité. Les collections du musée de Cluny lui sont en particulier redevables de considérables développements et améliorations. Au moment où la mort l'a surpris, il s'occupait d'en réviser le catalogue.

En même temps qu'un profond érudit et qu'un excellent administrateur, M. Darcel était un de nos meilleurs écrivains, sachant mettre un style agréable et facile au service de la divulgation de ses nombreuses remarques archéologiques. Collaborateur assidu des *Annales archéologiques*, il y donna sur l'architecture et les arts au moyen âge, notamment sur le célèbre Trésor de l'abbaye de Conques (Aveyron), des études fort appréciées. Nous rappellerons également ses nombreuses études sur le moyen âge parues dans la *Gazette des Beaux-Arts*, ses notes sur les faïences italiennes, les émaux et l'orfèvrerie du Louvre, son catalogue raisonné de la collection Basilewsky, où il a retracé l'histoire des arts industriels depuis le premier jusqu'au seizième siècle, sa description des tapisseries décoratives du garde-meuble, etc.

M. Darcel était membre du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, et officier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Ses obsèques ont eu lieu à Paris, le 29 mai. Un catafalque avait été dressé dans la cour de l'hôtel de Cluny, et c'est là que, devant une nombreuse assistance, des discours ont été prononcés par M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, au nom du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, retenu loin de Paris, par M. Georges Berger, président de l'Union centrale des Arts décoratifs, et par M. Berthon, Vice-Président de l'Association des anciens élèves de l'École Centrale, au nom de cette Association dont M. Darcel avait été président.

Dans son discours, M. Roujon a rappelé qu'au moment où M. Darcel fut chargé de la direction du Musée de Cluny, celui-ci avait pris, par suite de l'encombrement, « l'aspect d'un dépôt gigantesque, d'une sorte de magasin glorieux, d'aspect plus pittoresque que scientifique » :

Il fallait procéder à un classement nouveau, élaguer sans pitié les monuments inutiles, constituer avec toutes ces richesses un enseignement. Darcel se mit avec passion à cette besogne plus que délicate. Nous pouvons apprécier maintenant combien sa direction fut féconde et salutaire. Il nous laisse un musée classé, augmenté, rajeuni, un musée modèle.

Grâce à ses relations, aux sympathies qu'il savait provoquer et entretenir, les dons ont affluë; des salles entières ont été construites et ouvertes au public. Il avait rêvé de dresser un inventaire complet de son cher Cluny; il s'occupait hier encore de mener à bien ce travail dont une partie eût suffi à remplir la carrière d'un savant. La mort, hélas! laisse inachevé le monument de science et de méthode, et c'est là une perte irréparable.

M. Georges Berger, de son côté, a insisté sur la place importante que M. Darcel a occupée dans le Conseil de l'Union centrale des Arts décoratifs :

Il y était aimé et écouté. Ses fonctions à la Manufacture des Gobelins, sa situation de directeur de ce beau musée, ses travaux personnels lui avaient conquis une autorité dont sa modestie rendait l'action décisive, bienfaisante et charmante.

Il était bien à son poste parmi nous, soit qu'il présidât notre Commission du Musée des arts décoratifs, soit qu'il siégât comme simple membre de notre conseil; ses études premières ne lui avaient-elles pas donné, en effet, les connaissances scientifiques et techniques qu'il est utile de savoir associer au culte du bel-art, quand on veut, sans préjugé, sans parti pris, sans autre doctrine à côté que celle du beau dans l'utile, seconder au profit du travail national l'alliance du goût et du génie artistique avec le savoir industriel?

Il aimait les arts d'autrefois, surtout parce qu'il savait leur exemple nécessaire à ceux d'aujourd'hui.

Les artisans de l'art décoratif lui seront éternellement reconnaissants.

Après la cérémonie religieuse, qui a été célébrée en l'église Saint-Séverin, le cercueil a été transporté à Rouen où a eu lieu l'inhumation.

C. T.

CORRESPONDANCE

Les grandes vitesses sur les voies ferrées.

A Monsieur le Rédacteur en chef du « Génie Civil »,

Monsieur,

Dans votre numéro du 20 mai dernier (1) et au sujet des grandes vitesses obtenues sur les chemins de fer, vous avez indiqué qu'entre Paris et Dijon (314 kilom.), la Cie P.-L.-M. réalisait une vitesse commerciale de 78k,5 à l'heure. Il me paraît intéressant de vous faire connaître la vitesse d'un train quotidien qui circule de New-York à Buffalo (l'une des deux routes principales de New-York à Chicago) et que j'ai eu l'occasion de prendre le mois dernier.

Ce train de la Cie New-York Central est appelé Empire State Express. Il part de New-York à 8 h. 30′ du matin et il arrive à Buffalo à 5 h. 10′ du soir après avoir parcouru 410 milles, c'est-à-dire 708 kilom., ce qui donne une vitesse moyenne de 81k,7 à l'heure.

Sa vitesse effective est plus grande puisque ce train s'arrête 4 fois dans son parcours à Albany, Utica, Syracuse et Rochester. Il est vrai que les 4 arrêts ne prennent que 12 à 15 minutes; mais il faut remarquer que la locomotive prend de l'eau en route en ralentissant un peu sa marche, au moyen d'un tuyau aspirant qu'elle laisse tomber dans une longue rigole placée entre les deux rails. Ce train parcourt 230 kilom. de New-York à Albany sans s'arrêter, soit 84 kilom. à l'heure.

Il convient de noter qu'il y a des rampes assez importantes puisque la première de ces villes située sur l'Hudson-River est très peu élevée au-dessus du niveau de la mer, tandis que la seconde se trouve sur les bords du lac Erié, situé à la cote 170 mètres environ.

Veuillez agréer, etc.

S. Périssé.

INFORMATIONS

Les projections stéréoscopiques.

Le stéréoscope, inventé en Angleterre par Wheastone, perfectionné par son compatriote David Brewster, n'a pu d'abord trouver de constructeurs qu'en France. Ce sont deux opticiens français, M. Soleil et son gendre M. Dubosq qui, en 1850, aidés de l'abbé Moigno, sont parvenus à faire comprendre au grand public tout l'intérêt que présente cet appareil, aujourd'hui dans les mains de tous. La photographie, qui permet de faire si facilement deux images identiques, mais dont la perspective présente la même différence que celle qui est perçue par les deux yeux, a puissamment contribué à répandre le stéréoscope. Il y a cependant un inconvénient assez grave : c'est que les images ne peuvent être regardées que par une seule personne à la fois. Plusieurs inventeurs se sont préoccupés de rendre le relief visible à toute une assemblée, et c'est un physicien français, M. d'Almeida, qui a résolu, vers 1858, le problème de la façon la plus ingénieuse.

(1) Voir le *Génie Civil*, tome XXIII, n° 3, p. 47.